

TUOR, Kommentar zu Art. 477 ZGB Note 19 S. 174 und die daselbst angeführten Zitate). Dieser Auffassung kann nicht beigetreten werden. Testamentarische Verfügungen können nach dem System des ZGB, abgesehen von der Vernichtung der Urkunde mit Aufhebungsabsicht, nur wieder durch Verfügung (Widerruf oder neue Verfügung) in der Form des Testamentes aufgehoben werden. Wenn daher der Gesetzgeber bei der Enterbung, die nur im Wege einer testamentarischen Verfügung ausgesprochen werden kann, von diesem Grundsatz eine Ausnahme hätte machen und eine bloss formlose Willensäußerung als gültigen, rechtswirksamen Aufhebungsgrund hätte erachten wollen, so hätte dies im Gesetze durch eine positive Bestimmung ausdrücklich gesagt werden müssen. Das ist nicht geschehen und zwar, wie die Entstehungsgeschichte des Gesetzes zeigt, absichtlich nicht, weil man der Auffassung war, dass der Widerruf einer derartigen Verfügung dem Testator im Gesetze ja leicht genug gemacht sei, während die Führung des Nachweises einer solchen Verzeihung « zu den umständlichsten und schwierigsten gehören » würde (vgl. das Votum Huber in der Expertenkommission, Prot. S. 126; Erläuterungen zum Vorentwurf Bd. I S. 391). Diese im Interesse der Schaffung einer klaren Rechtslage getroffene Lösung konnte vom Gesetzgeber umso eher verantwortet werden, als ja nach allgemeinen psychologischen Erfahrungen ein Testator, der den Willen hat, eine Enterbung rückgängig zu machen, die Abänderung des Testamentes, d. h. den ausdrücklichen Widerruf der Enterbung bezw. die Vernichtung der betr. Verfügung, in der Regel als imperatives Bedürfnis empfinden wird. Und wenn dies ausnahmsweise einmal nicht zutrifft und infolgedessen eine Enterbung entgegen dem Willen des Testators bestehen bleibt, so liegt hierin, angesichts der vom Enterbten begangenen Verfehlung, die auch durch den Enterbungsverzicht an sich nicht aus der Welt geschafft werden kann, nicht eine derart schreiende Ungerechtigkeit, dass der Eintritt einer solchen

Rechtsfolge um jeden Preis hätte verhindert werden sollen.....

35. **Extrait de l'arrêt de la II<sup>e</sup> Section civile du 11 juillet 1929 dans la cause hoirs Meyer-Heymoz contre Fabrique de l'Eglise de Sierre.**

*Testament olographe.* Pour rechercher si un acte olographe exprime la volonté de tester et quelle est la signification des termes employés par le testateur, le juge est en droit de se baser sur des circonstances prises en dehors de l'acte lui-même.

*Résumé des faits :*

A. — En date du 26 mars 1920, dame Meyer-Heymoz écrivait de sa propre main l'acte suivant :

« Ich gebe der Pfarrkirche von Siders finzig Tausend Franken.

Siders den 26. März 1920.

(*Sig.*) Katharina Meyer.

« Sage funzig Tausend Franken.

Siders den 26. März 1920.

(*Sig.*) Katharina Meyer-Heimoz. »

Cet acte, placé dans une enveloppe fermée portant la mention « Mein letzter Wille », a été remis au notaire Berclaz.

Les testaments de dame Meyer ont été ouverts le 1<sup>er</sup> février 1923.

B. — Par mémoire du 5 octobre 1923, un groupe des héritiers légaux de dame Catherine Meyer a ouvert action à la Fabrique de l'Eglise de Sierre en concluant à ce qu'il plaise au Tribunal :

Dire et prononcer que le testament olographe du 26 mars 1920 de dame Meyer-Heymoz est nul et de nul effet.

*En droit :*

Les recourants allèguent que l'acte du 26 mars 1920 ne serait pas un testament parce qu'il ne satisferait point aux conditions de forme prévues par la loi.

Ils soutiennent que l'acte n'exprimerait pas une volonté de disposer à cause de mort et qu'à cet égard aucune inférence ne pourrait être tirée de la mention « Mein letzter Wille », figurant non pas dans l'acte, mais sur l'enveloppe.

Il est évident que pour valoir comme tel, le testament olographe ne doit pas nécessairement porter la suscription « testament » ou « dispositions à cause de mort ». Lorsque l'acte contient les termes « je lègue », « je laisse » ou « je donne à titre de legs », et qu'il est conforme par ailleurs aux prescriptions de la loi, il constitue un testament. Mais en l'espèce, dame Meyer n'a point usé des termes consacrés « ich testiere », « ich vermache » ou « ich vergebe », mais de l'expression « ich gebe » (je donne).

S'agissant de savoir si dame Meyer a employé cette expression dans l'intention de tester ou dans celle de faire, comme le prétendent les recourants, une donation entre vifs, le juge est certainement en droit de s'appuyer sur des preuves extrinsèques. S'il lui est interdit de le faire pour modifier les clauses d'un testament ou y introduire une disposition que le testateur n'y a point écrite, il est autorisé en revanche à rechercher au moyen de faits et de circonstances prises en dehors de l'acte lui-même quelle est la signification des termes qui y figurent et quelle a été la réelle intention du testateur (cf. RO 47 II p. 28 et 29 ; 53 II p. 211). Si l'on tient compte en l'espèce de la mention apposée sur l'enveloppe le jour même de la confection de l'acte, il est clair que l'expression « ich gebe » signifie « ich vergebe » ou « ich vermache » et que l'acte doit être considéré par conséquent comme un acte de disposition à cause de mort.

Voulût-on d'ailleurs faire abstraction de cette importante circonstance, que l'acte du 26 mars 1920 n'en cons-

tituerait pas moins un testament. En effet, l'instance cantonale constate que dans la partie allemande du Valais, l'expression « ich gebe » est employée couramment au lieu de « ich vermache » ou « ich vergebe », voire de préférence à ces termes techniques. Cela étant, l'intention de tester de dame Meyer ne saurait être mise en doute.

*Le Tribunal fédéral prononce :*

Le recours est rejeté et le jugement rendu le 18 avril 1929 par le Tribunal cantonal du Valais est confirmé.

## IV. SACHENRECHT

## DROITS RÉELS

36. Urteil der II. Zivilabteilung vom 4. Juli 1929  
i. S. Terraingensenschaft Zürich gegen Erben Gut.

Der Erwerber eines Pfandtitels ist verpflichtet, vom gesamten Inhalt der Urkunde, nicht nur von ihrem Ingress Kenntnis zu nehmen. Im Titel vorgeschriebene periodische Abzahlungen, die der Schuldner dem bisherigen Gläubiger vor der Anzeige des Gläubigerwechsels geleistet hat, muss der Erwerber des Titels selbst dann gegen sich gelten lassen, wenn sie auf dem Titel und im Grundbuch nicht abgeschrieben wurden.

Begriff der Annuität und der Kapitalrate in Art. 862 und 874 Abs. 3 ZGB.

A. — Die Kläger sind Eigentümer der Liegenschaft Friesbergstrasse 40 in Zürich, auf welcher ein Inhaberschuldbrief dat. 25. Juni 1913 per 10,500 Fr. mit folgender Zins- und Abzahlungsklausel haftet :

« Die Schuld per 10,500 Fr. ist je auf den 5. Januar, 5. April, 5. Juli und 5. Oktober zu 5 % per Jahr zu verzinsen und in halbjährlichen, je auf den 5. April und 5. Oktober verfallenden Raten von je 500 Fr. abzubezahlen. Der Gläubiger ist berechtigt, das jeweiligen ausstehende Kapital täglich auf 6 Monate zu kündigen. »